

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Entre amis

Nicolas Tremblay

Numéro 67, automne 2001

Menaces

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4025ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, N. (2001). Entre amis. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (67), 41–45.

## Entre amis

Nicolas Tremblay

**C**e qu'aime par-dessus tout Henri, c'est la provocation. Bien lancée, ciselée, incisive quoi. La dernière de son cru — toujours plus osé et souvent mensonger — avait consisté à séduire la gonzesse de son ami Richard, puis à la baiser pour cocufier ce dernier et à le lui apprendre à un moment inopiné. Cet aveu, un tantinet suicidaire, demanda à Henri quelques précautions : dénicher un endroit et un contexte propices à l'aveu ; s'assurer de la présence de quelques autres convives pour humilier davantage le pauvre Richard et finir la soirée sur une accolade sympathique après avoir semé la confusion dans son esprit, passablement tourmenté, et qui ne saurait alors plus démêler le faux du vrai. Par contre, dois-je le préciser, les malsains traficotages du provocateur avaient perdu depuis belle lurette leur efficacité auprès des gens de son entourage. Ses travers étaient connus, maintenant, et sa monomanie n'étonnait plus personne, sauf lui et quelques autres gobeurs éternels ou certains s'amusant toujours de son humeur. Richard faisant partie de ceux-là, les amusés, il aimait donc par-dessus tout se faire raconter les nouveaux manèges de Henri. Il en riait chaque fois chaudement et embrassait inmanquablement le farceur sur la joue. Cela, aux yeux des autres, lui donnait un air faussement débonnaire, clémente, paternel, sur quoi son gros ventre douillet renchérisait d'ailleurs. Quoique assez dissemblables, les deux se mariaient si bien ensemble une fois réunis que jamais les bavards n'eurent pu les savoir fâchés. Et ce, peu importe l'audace de Henri... puisque l'on comptait sur l'indéfectible amour de Richard...

Une comparaison entre la taille du gratte-ciel de l'entreprise — florissante, paraît-il — de télécommunications de Richard et de sa gratitude s'opérait couramment, à l'époque. Nombre des cadres du ventru y avait déjà goûté et jouissaient d'avantages sociaux incomparables. Henri, l'un de ces cadres, pouvait notamment à titre de proche et de confident franchir la porte de chêne du patron sans obtenir l'accord de sa secrétaire dévouée mais exaspérée par

ce drôlet et irrespectueux employé qu'il faisait. Bras ouverts, Richard l'accueillait et le présentait aux associés comme le pivot de son entreprise. Ce que Henri présumait être de l'emphase, à tort selon les autres. Richard ne pouvait pas se passer de Henri, faisait-il savoir ouvertement à quiconque, et Henri, plus discret là-dessus, ne le pouvait pas moins, mais gardait pour lui ce genre d'aveu. Était-ce de la gêne quelconque, de la pudibonderie de sa part ? Allez savoir. Henri ne se laissait pas lire facilement et, souvent, il affichait le contraire de ses moindres émotions ou pensées, il les transformait, les travestissait. Un diable d'individu, s'accordait à dire tout le monde à l'unisson. On ne pouvait, d'un jour à l'autre, l'envisager de la même manière, c'était pis qu'une girouette ballottée par des vents irréguliers. Richard, philosophe, le disait artiste, pas moins. Ses mille et une facettes, selon sa théorie, reflétaient l'identité unique de Henri, celle de ne pas en avoir, une manière d'instabilité en quelque sorte. Tous, pour la contrer, restaient figés devant lui, sur le qui-vive, même s'ils prétendaient avec vantardise ne plus être agacés par les agissements du bouffon. Henri, observait Richard, profitait à juste titre de cette faille ou brèche dans les barricades d'autrui le côtoyant, et parvenait presque toujours à les faire céder sans s'infliger d'écorchures. La victime de l'esclandre, meurtrie, ne sachant habituellement trop quoi faire, riait jaune et regardait autour d'elle dans l'espoir de s'accrocher à une saillie, mais le gouffre que lui avait expertement creusé Henri était sans issue. Précisément là, la bonne humeur de Richard devenait une hilarité subite, et c'était à se demander lequel des deux préféraient davantage ce rituel.

Richard jouait au bridge. Après Henri et sa femme, c'était ce jeu qui comptait le plus dans sa vie pour le mettre en entrain. Cela agissait comme un baume sur lui. Une partie bien arrosée, des cigares, Henri, la victoire, et les tracassés du patron s'évanouissaient, relégués aux oubliettes. Lorsqu'il vous invitait à sa table et vous payait le rhum, vous considériez cette délicatesse comme un honneur même si vous saviez d'avance qu'il faudrait subir Henri et que, à tout coup, vous deviez laisser croire à Richard qu'il excellait à bluffer. Et, étonnamment, l'ami de Richard, Henri, respec-

tait cette entente tacite dont Richard était dupe. Le plus grand rôle du provocateur, il le tenait dans ces soirées de cartes (dans le sous-sol du patron, sous un éclairage tamisé qui rappelait des at-  
tablements mafieux) parce que rien dans son jeu ne laissait pointer un soupçon de feinte. Il paraissait foncièrement et tout simplement mauvais joueur. Et Richard s'en gonflait. Je puis même dire, pour y avoir moi-même assisté, qu'il outrepassait les limites, le bedonnant Richard, quand il apostrophait son Henri et le houspillait sans vergogne. Mon hypothèse est qu'il se tramait, au cours de ses parties de bridge, une réparation inconsciente des torts quotidiens que causait Henri à Richard, et Henri, bon joueur, acceptait que Richard lui rende, pendant sa cérémonie, ses quelques tours habituels et pendables. L'offensé devenait l'offensé, et vice-versa : telle est mon opinion. Toutefois, notons que cette dynamique de renversement se manifestait uniquement entre les deux amis ; les autres invités ne pouvaient s'épargner les provocations du pitre et les rires du gentil. C'était à s'y méprendre, vraiment. La partie était minée : il ne fallait pas laisser voir à Richard que l'on se retenait de bien jouer, car pour cette rare occasion sa bonté se serait alors transmuée en un courroux comparable. Seul Henri savait bien le faire. Probablement est-ce pour cela qu'il est le seul à avoir joué aux cartes plus d'une fois avec le grand patron ? Je le crois bien. En réalité, Henri excellait à simuler l'esbroufe un peu gauche et à tourner le jeu en faveur du patron qui, lui, grognait à la moindre de ses ratés, peu rares.

Il est d'autant plus étonnant que Henri, qui savait pourtant à quel point le bridge était sacré pour Richard, choisit de faire cet aveu d'infidélité un soir où, curieusement, il le saignait à blanc et gagnait honteusement la partie. Les mauvaises langues prétendent encore que cette ultime provocation fut le résultat d'un long mûrissement et que Henri l'avait soigneusement manœuvrée comme l'on se penche, attentif, sur un tricot. D'aucuns, entraînés par la haine qu'ils éprouvent pour Henri, déduisent que, pendant tout ce temps (c'est-à-dire la durée de la fréquentation des deux pairs), leur amitié ne servit de prétexte au coquin à jouer la plus grande de ses blagues. Ce sont évidemment paroles

de détracteurs. Mais il est bien vrai cependant que le malin Henri vidait, ce soir-là, les poches de Richard, sur qui la colère se lisait tel un bouillon empourprant son visage mafflu. Je ne sais trop quelle fut alors la réaction du rondouillard personnage lorsque Henri le prétendit cocu, et cocufié par lui par-dessus le marché, mais les deux autres convives témoignèrent de ceci : le gagnant remit tous les sous au perdant après que celui-ci l'eut menacé tout bas, à l'oreille. La partie se termina sur une note quelque peu étrange : Henri, fébrile, déposant nerveusement les cartes sur la table et ayant raté son effet ; Richard, sentencieux, menant la mécanique du bridge en tenant serré le gouvernail jusqu'à l'épuisement des échanges. C'est Richard même qui servit l'accolade à Henri quand tout le monde quitta les lieux. Le pince-sans-rire, indomptable le qualifions-nous auparavant, afficha alors une mine abattue dont la blancheur laissa sourdre la verdure des veines à ses tempes.

Lorsque Richard, moribond, accueillait Henri à son chevet, rien ne transparaissait de leur brouille passée. L'un badinait, l'autre s'en amusait. La femme du patron, que rendait inquiète le cancer dans les poumons du malade, restait prostrée dans un coin, n'osait pas perturber les derniers moments d'une relation authentique. Pourtant, elle voyait bien se défaire le visage de Henri tandis que ses pieds traînants le ramenaient chez lui. Quand la veuve et le blagueur héritèrent de tout, que Richard, sous terre, n'émit plus aucun rire, ils se marièrent, et Henri, disant vouloir perpétuer la mémoire du défunt, occupa les fonctions patronales du mort dans la plus grande circonspection.



Depuis, il grille beaucoup de cigarettes et des vagues de fumée auréolent sa tête de plus en plus chauve et constamment en deuil. Aussi, le bureau du patron a pris un air austère, et les cadres qui y entrent se disent à part eux qu'ils entrouvrent un cercueil. Non pas que ça sent le mort là-dedans, mais parce que Henri a laissé de ses plumes dans le tombeau de Richard, à tel

point que plus jamais il ne rigole et que, désormais, il est prévisible. Il s'agit seulement de le voir sortir à la fin de la journée de ses bureaux telle une sœur de son cloître, rigide et inhibé à souhait, pour s'en rendre compte : Henri n'est plus tout à fait le même. A-t-il seulement toutefois versé des pleurs, le malheureux ? Personne ne le sait. Moi, pour l'avoir vu après l'inhumation du mort, n'ai-je pas reconnu autre chose qu'une tristesse le rongeur et qui travaillait son corps, quelque chose comme l'amoncellement ténébreux d'une inquiétude ?

Mais il paraîtrait que l'embauche d'un nouvel employé, un peu rond, grassouillet, à la gestion des finances de l'entreprise, et qui s'est créé vite fait une place auprès de Henri, redonne à l'humour de celui-ci une dose de gaieté. L'employé se nomme Maurice, célibataire de son état et natif d'une région reculée. Il est drôle, dit-on, gesticule comme un diable dans l'eau bénite et se sent comme chez lui dans le bureau de Henri : il te reclasse la papérasse et te recalcule les comptabilités erronées. Pourtant, les sentiments de Henri à l'égard de Maurice sont troubles et, confie-t-il à sa femme, paradoxales, car il ressent en présence de ce nouveau compère un mélange de peur et de joie. Que les deux témoins, pense sans arrêt Henri, de la dernière partie de bridge aient, d'un commun accord, offert leur démission à l'embauche de l'inconnu prouve, qu'eux aussi, accordent créance à la menace de Richard. Revenir d'entre les morts pour le hanter est une chose folle pourtant, un concept qu'il juge tout de go invraisemblable et farfelu. Pourtant, le Maurice respire bel et bien le vide, remarque-t-on, et le mauvais tour que joue ce fantôme à Henri laisse entendre dans les alentours le rire gras du défunt.

C'est ainsi que l'orgueil pincé, Henri, tarabusté, traficoteur et bougrement malin, dans le but d'annuler la menace et de couper par le fait même l'herbe sous le pied du revenant, s'édifie lui-même par un jour ensoleillé une belle et haute potence. Plus farceur que jamais, Henri, les pieds qui se balancent et le corps pendu, hélas... « On n'apprend pas à un vieux singe à faire des grimaces, Richard », pourrait alors dire, me semble-t-il, son épitaphe.